

« Pardonnez-moi, car je m'en vois en blobes » : autoportraits lyriques de Deschamps à Villon

Indications bibliographiques

Sources : les éditions utilisées dans les citations

On peut consulter sur Gallica les manuscrits cités (sauf celui de Christine de Pizan) ; pour les retrouver, mieux vaut utiliser Archives et manuscrits.

Charles d'Orléans, *Ballades et Rondeaux*, éd. et prés. Jean-Claude Mühlethaler, LGF, Le Livre de poche, coll. Lettres gothiques, 1992. [Nous complétons la traduction dans les citations.]

Christine de Pizan, *Œuvres poétiques*, éd. Maurice Roy, Paris, Didot, t. I, 1886. [Nous traduisons.]

Eustache Deschamps, *Anthologie*, éd. et trad. Clotilde Dauphant, LGF, Le Livre de poche, coll. Lettres gothiques, 2014.

François Villon, *Œuvres complètes*, éd. et trad. Jacqueline Cerquiglini-Toulet, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 2014.

Gace Brulé : *Poèmes d'amour des XII^e et XIII^e siècles*, éd. et trad. Emmanuelle Baumgartner et Françoise Ferrand, Paris, coll. 10/18, 1983.

Guillaume de Machaut, *Le Livre du Voir Dit*, éd. Paul Imbs et trad. Jacqueline Cerquiglini-Toulet, LGF, Le Livre de Poche, coll. Lettres gothiques, 1999.

Thibaut de Champagne, *Recueil de chansons*, prés. et trad. Alexandre Micha, Paris, Klincksieck, 1991.

Études : quelques références qui ont inspiré ce travail

Cerquiglini-Toulet, Jacqueline, *La Couleur de la mélancolie. La fréquentation des livres au XIV^e siècle, 1300-1415*, Paris, Hatier, 1993.

Huot, Sylvia, *From Song to Book. The Poetics of Writing in Old French Lyric and Lyrical Narrative Poetry*, Ithaca, Cornell University Press, 1987.

Kelly, Douglas, *Medieval Imagination. Rhetoric and the Poetry of Court*, Madison, Wisconsin University Press, 1978.

Lechat, Didier, « Dire par fiction ». *Métamorphoses du je chez Guillaume de Machaut, Jean Froissart et Christine de Pizan*, Paris, Champion, 2005.

Mühlethaler, Jean-Claude, *Poétique du XV^e siècle. Situation de François Villon et Michault Taillevent*, Nizet, 1983.

Poirion, Daniel, *Le Poète et le Prince. L'évolution du lyrisme courtois de Guillaume de Machaut à Charles d'Orléans*, Paris, PUF, 1965.

Wolfzettel, Friedrich, « La poésie lyrique en France comme mode d'appréhension de la réalité. Remarques sur l'invention du sens visuel chez Machaut, Froissart, Deschamps et Charles d'Orléans », dans *Mélanges de langue et littérature françaises du Moyen Âge et de la Renaissance offerts à Charles Foulon par ses collègues, ses élèves et ses amis*, Rennes, Institut français, Université de Haute-Bretagne, 1980, t. I, p. 409-419.

Citations

Gace Brulé (vers 1160-1215), « Au renouvel de la douceur d'esté », v. 1-6 :

Au renouvel de la douceur d'esté
Que resclarcist la dois par la fontaine
Et que sunt vert bois et vergier et pré,
Et li rosiers en mai florist et grainne,
Lors chanterai, quar trop m'avra grevé
Ire et esmais que j'ai au cuer prochainne.

Quand reviendra l'été dans sa douceur,
Quand l'eau des sources se fera transparente,
Que les bois, les vergers, les prairies reverdiront,
En mai, quand le rosier fleurira et grainera,
Je chanterai, car l'angoisse et le tourment
M'ont fait au cœur une blessure trop vive.

Charles d'Orléans (1394-1465)

Balade 8 (p. 68-71) copiée dans le manuscrit *O* : Paris, BnF, français 25458 (p. 24).

Balade

Quant je suy couschié en mon lit,
Je ne puis en paix reposer ;
Car toute la nuit mon cueur lit
Ou rommant de plaisant penser
Et me prie de l'escouter.
Si ne l'ose desobeir
Pour doubte de le courroucer :
Ainsi je laisse le dormir.

Ce livre si est tout escript
Des fais de ma dame sans per.
Souvent mon cueur de joye rit,
Quant il les list ou oyt compter ;
Car certes tant sont a louer
Qu'il y prent souverain plaisir.
Moy mesmes ne m'en puis lasser :
Ainsi je laisse le dormir.

Se mes yeulx demandent respit
Par sommeil qui les vient grever,
Il les tense par grant despit
Et si ne les peut surmonter.
Il ne cesse de soupirer
A part soy ; j'ay lors, sans mentir,
Grant paine de le rapaiser :
Ainsi je laisse le dormir.

L'envoy

Amour, je ne puis gouverner
Mon cueur, car tant vous veult servir
Qu'il ne scet jour ne nuit cesser :
Ainsi je laisse le dormir.

Ballade

[Quand je suis couché dans mon lit
je ne peux reposer en paix
car toute la nuit mon cœur lit
le roman de pensées plaisantes
et il me prie de l'écouter.]
Et je n'ose lui désobéir
par crainte de le mettre en colère :
ainsi je renonce à dormir.

Ce livre est de bout en bout rempli
des faits de ma dame sans pareille.
Souvent mon cœur en rit de joie,
quand il les lit ou les entend réciter,
car ils sont tellement remarquables
qu'il y prend un plaisir suprême.
[Moi-même je ne peux m'en lasser :]
ainsi je renonce à dormir.

Si mes yeux demandent un répit
à cause du sommeil qui alourdit les paupières,
il les réprimande, fort dépité,
et ne peut pourtant pas avoir raison de leur résistance.
Il ne cesse de soupirer
dans son coin ; j'ai alors, sans mentir,
grand-peine à le calmer :
ainsi je renonce à dormir.

L'envoi

Amour, je ne suis pas en mesure de gouverner
mon cœur, car il désire tellement vous servir
qu'il ne sait y renoncer ni le jour ni la nuit :
ainsi je renonce à dormir.

Thibaut de Champagne (1201-1253), dans le poème « Ausi com l'unicorne sui », v. 10-18:

Dame, quant je devant vous fui
Et je vous vi premierement,
Mes cuers aloit si tressaillant
Qu'il vous remest, quant je m'en mui.
Lors fu menez souz raençon
En la douce chartre en prison
Dont li piler sont de Talent,
Et li huis sont de Biau Veoir
Et li anel de Bon Espoir.

Dame, quand je fus devant vous
et que je vous vis pour la première fois,
mon cœur tressaillit tant
qu'il vous resta à mon départ.
Je fus alors emmené sans demande de rançon,
Captif dans la douce prison
Dont les piliers sont faits de désir,
les portes de beaux regards
et les anneaux de bon espoir.

Eustache Deschamps, ballade MXXVIII (n°142, p. 470-471), v. 21-25 :

Tenez vous donc que ce soit bonne vie
De deux et deux communement couchier ?
L'un veult couvrir, l'autre ne le veult mie,
Si ne se puet ne l'un ne l'autre aisier.
L'un veult dormir, l'autre veult divisier.

Croyez-vous donc qu'il soit une bonne coutume
de coucher deux à deux régulièrement ?
L'un veut la couverture et l'autre n'en veut pas,
personne ne peut donc se mettre à l'aise.
L'un veut dormir quand l'autre a envie de parler.

Charles d'Orléans, rondeau 107, v. 1-4, p.452-453 :

Dedens mon livre de pensee,
J'ay trouvé escripvant mon cueur
La vraye histoire de douleur
De larmes toute enluminee.

Dans mon livre de pensée
j'ai trouvé mon cœur qui écrivait
la vraie histoire de la douleur,
tout illustrée de larmes.

Charles d'Orléans, ballade 118, v. 8-12, p. 328-329 :

Or, maintenant que deviens vieulx,
Quant je lys ou livre de joie,
Les lunectes prens pour le mieulx,
Par quoy la lettre me grossoye ...
Et n'y voy ce que je souloie !

[Or, maintenant que je deviens vieux],
quand je lis dans le livre de joie,
je prends les lunettes pour mieux lire,
afin que les lettres soient plus grandes à mes yeux ;
et pourtant je n'y vois pas ce que je voyais autrefois !

Guillaume de Machaut (1300-1377)

Le Livre du Voir Dit, v. 673-696, p. 88-91.

Ballade copiée dans le manuscrit A : Paris, Bibliothèque nationale de France, français 1584 (f°226).

Plourés, dame, plourés vostre servant
Qui tousdis ai mis mon cuer et m'entente,
Corps et pensers et desirs en servant
L'onneur de vous, que Dieus gart et augmente !
 Vestés vous de noir pour mi,
Car j'ai cuer taint et viaire palli,
Et si me voi de mort en aventure,
Se Dieus et vous ne me prenés en cure.

Mon cuer vous lais et met en vo commant,
Et l'ame a Dieu devotement presente,
Et voist ou doit aller le remanant :
La char aus vers, quar c'est leur droite rente,
 Et l(i)'avoir soit departi
Aus povres gens ! Hé ! las ! en ce parti
En lit de mort sui a desconfiture,
Se Dieus et vous ne me prenés en cure.

Mais certains sui qu'en vous de bien a tant
Que dou peril ou je suis, sans attente
Me jetterés, se de cuer en plourant
Priés a Dieu qu'a moy garir s'assente ;
 Et pour ce je vous de pry
Que Dieu pour moy vueilliez faire de pry,
Ou paier crieng le treü de Nature,
Se Dieus et vous ne me prenés en cure.

Voir Dit, v. 57-62, p. 42-45 :

Si que profondement pensoie
Par quel manière je feroie
Aucune chose de nouvel
Pour tenir mon cuer en revel.
Mais je n'avoie vraiment
Sans, matiere ne sentement.

Pleurez, dames, pleurez votre serviteur,
Moi, qui toujours ai consacré mon cœur et ma volonté,
Mon corps et ma pensée et mon désir à servir
Vostre honneur, que Dieu veuille garder et augmenter
 Vêtez-vous de noir pour moi,
Car j'ai le cœur assombri et le visage pâli,
Et ainsi je me vois en péril de mort,
Si Dieu et vous de moi ne prenez soin.

Je vous laisse mon cœur et le mets sous votre bonne garde,
Et j'offre dévotement mon âme à Dieu ;
Et que le reste aille où il doit aller :
La chair aux vers, car c'est leur juste part,
 Et que mes biens soient distribués
Aux pauvres. Hélas, tandis que je fais ce partage,
Je suis au lit de mort et en pleine déconfiture,
Si Dieu et vous de moi ne prenez soin.

Mais je suis certain qu'en vous il y a tant de vertu
Que, du péril où je suis, sans attendre, vous
Me jetterez, si en pleurant du fond du cœur
Vous suppliez Dieu qu'il consente à me guérir.
 Et voilà pourquoi je vous prie ardemment
De vouloir pour moi adresser à Dieu votre supplication ;
Sinon je crains de devoir payer son tribut à nature,
Si Dieu et vous de moi ne prenez soin.

Au fond de moi-même je réfléchissais
comment je composerais
quelque œuvre nouvelle
qui pût tenir mon cœur en joie.
Mais, en vérité, je n'avais
ni idée ni matière, ni sentiment vrai.

Christine de Pizan

Cent Balades : Balade XI, p. 12

Ballade copiée dans le manuscrit A¹ : Paris, Bibliothèque nationale de France, français 835.

Seulete suy et seulete vueil estre,
Seulete m'a mon doulz ami laissiée,
Seulete suy, sanz compaignon ne maistre,
Seulete suy, dolente et courrouciée,
Seulete suy en languour mesaisiée,
Seulete suy plus que nulle esgarée,
Seulete suy sanz ami demourée.

Toute seule je suis, toute seule je veux être,
toute seule m'a laissée mon doux ami,
toute seule je suis, sans compaignon ni maître,
toute seule, je suis malheureuse, affligée,
toute seule, je suis souffrante, languissante
toute seule, je suis de toutes la plus égarée,
toute seule je suis sans mon ami restée.

Seulete suy a huis ou a fenestre,
Seulete suy en un anglet mucinée,
Seulete suy pour moy de plours repaistre,
Seulete suy, dolente ou apaisiée,
Seulete suy, riens n'est qui tant me siée,
Seulete suy en ma chambre enserrée,
Seulete suy sanz ami demourée.

Toute seule je suis, tant à la porte qu'à la fenêtre,
toute seule je suis, cachée dans un recoin,
toute seule je suis pour me rassasier de pleurs,
toute seule je suis, malheureuse ou apaisée,
toute seule je suis, il n'est rien qui ne me plait autant,
toute seule je suis enfermée dans ma chambre,
toute seule je suis sans mon ami restée.

Seulete suy partout et en tout estre.
Seulete suy, ou je voise ou je siée,
Seulete suy plus qu'autre riens terrestre,
Seulete suy de chascun delaissée,
Seulete suy durement abaissée,
Seulete suy, souvent toute esplourée,
Seulete suy sanz ami demourée.

Toute seule je suis, partout et tout le temps,
toute seule je suis, que je marche ou que je sois assise,
toute seule je suis plus que quiconque sur terre,
toute seule, je suis abandonnée de tous,
toute seule, je suis complètement abattue,
toute seule, je suis souvent toute en pleurs,
toute seule je suis sans mon ami restée.

Princes, or est ma doulour commenciée :
Seulete suy de tout dueil menaciée,
Seulete suy plus tainte que morée,
Seulete suy sanz ami demourée.

Prince, voilà le début de ma peine :
toute seule je suis, la douleur me fait peur,
toute seule je suis, le teint gris comme une bure,
toute seule je suis sans mon ami restée.

Christine de Pizan, *Cent Balades*, Ballade C, v. 1-2 et 5-8, p. 100 :

Cent balades ay cy escriptes	J'ai ici écrit cent ballades
Trestoutes de mon <u>sentement</u> . [...]	toutes issues de ma propre pensée [...]
Nommée m'i suis proprement ;	J'y ai mis mon propre nom ;
Qui le voudra savoir ou non,	qu'on veuille le connaître ou non,
En la centiesme entierement	dans la centième pièce, en entier,
EN ESCRIT Y ay mis mon nom.	EN S'ECRIvanT apparaît mon nom.

Christine de Pizan, *Cent Balades*, Ballade L, v. 11-13, p. 51 :

Le <u>sentement</u> qui est le plus legier	Le sentiment qui est le plus volage
Et qui mieulx plaist a tous [...]	et le plus apte à plaire à tous [...]
C'est d'amours	c'est l'amour.

Christine de Pizan, *Cent Balades*, Ballade I, v. 1-2, 9-14 et 17-20, p. 1-2 :

Aucunes gens me prient que je face	Certaines personnes m'ont prié de composer
Aucuns beaulz diz, et que je leur envoie, [...]	quelques beaux poèmes et que je les leur envoie.
Mais je n'ay pas sentement ne espace	Mais je n'ai ni l'envie ni la possibilité
De faire diz de soulas ne de joye ;	de chanter de joyeux plaisirs
Car ma douleur, qui toutes autres passe,	car ma douleur, plus grande que toute autre,
Mon <u>sentement</u> joyeux du tout desvoye ;	trouble toute idée de joie en moi.
Mais du grant dueil qui me tient morne et coye	Mais de ma grande douleur qui me rend morne et silencieuse
Puis bien parler assez et a plenté ; [...]	je peux parler avec grande abondance. [...]
Et qui voudra savoir pour quoy efface	Et celui qui voudra savoir pourquoi cette douleur
Dueil tout mon bien, de legier le diroye :	éclipse tout bien en moi, je le lui dirai facilement :
Ce fist la mort qui fery sanz menace	c'est la faute de la mort qui a frappé sans prévenir
Cellui de qui trestout mon bien avoye.	celui de qui je tenais tout bien.

Christine de Pizan, *Cent Balades*, Ballade L, v. 1-6 et 21-24, p. 51 :

Aucunes gens porroient mesjugier
Pour ce sur moy que je fais ditz d'amours ;
Et diroient que l'amoureux dongier
Je sçay trop bien compter et tous les tours,
Et que ja si vivement
N'en parlasse, sanz l'essay proprement. [...]
Mais d'amours je n'ay tourment
Joye ne dueil ; mais pour esbatement
En parlent maint qui ont ailleurs leurs cuers,
Je m'en raport a tous sages ditteurs.

Certaines personnes pourraient me condamner à tort
parce que je compose des poèmes amoureux ;
et dire que je sais très bien raconter
le pouvoir d'Amour et toutes ses ruses
et que je n'en parlerais pas de manière aussi vivante
si je n'en avais pas fait moi-même l'expérience. [...]
Or je ne connais pas les tourments de l'amour,
ni ses joies ni ses douleurs ; mais par pur plaisir
bien des gens en parlent alors que leur cœur n'est pas amoureux,
je m'en rapporte à tous les sages écrivains.

Eustache Deschamps, ballade MCCXLII (n°168, p. 538-539), v. 1-10 :

Muse eloquent entre les ix, Christine,
Nompareille que je saiche au jour d'ui,
En sens acquis et en toute doctrine,
Tu as de Dieu science et non d'autry.
Tes epistres et livres, que je luy
En plusieurs lieux, de grant philosophïe,
Et ce que tu m'as escript une fie
Me font certain de la grant habondance
De ton sçavoir qui tousjours monteplie,
Seule en tes faiz ou royaume de France.

Muse plus éloquente que les Muses, Christine
à qui je ne connais d'égle
en toute connaissance !
Tu tiens ta science de Dieu seul.
Tes épîtres et tes livres philosophiques
que j'ai lus plusieurs fois
et ce que tu m'as un jour écrit
me donnent l'assurance de la vaste abondance
de ton savoir qui chaque jour grandit
que toi seule as atteint au royaume de France.

Eustache Deschamps, ballade CXXIII (n°22, p. 98-101), v. 1-8 :

Armes, amours, dames, chevalerie,
Clers, musicans, faititres en françois,
Tous sophistes, toute poeterie,
Tous ceuls qui ont melodieuse voix,
Ceuls qui chantent en orgue aucune fois
Et qui ont chier le doulz art de musique,
Demenez dueil, plourez, car c'est bien drois,
La mort Machaut, le noble rethorique !
Onques d'amours ne parla en folie,
Ains a esté en tous ses diz courtois.

Armes, amours, dames et chevaliers,
savants, musiciens, écrivains en français,
tous les rhéteurs, tous les poètes,
tous ceux qui ont une voix mélodieuse,
ceux qui chantent parfois sur l'orgue
et qui chérissent le doux art de musique,
portez le deuil, pleurez, il le faut bien :
Machaut est mort, le grand rhétoriqueur !
Jamais il ne parla follement d'amour
Mais est resté courtois en tous ses dits.

Eustache Deschamps, *Art de dictier* (n°187, p. 590), § 6 :

Et ja soit ce que ceste musique naturele se face de volunté amoureuse a la louenge des dames et en autres manieres selon les materes et le sentement de ceuls qui en ceste musique s'appliquent, et que les faiseurs d'icelle ne saichent pas communement la musique artificiele ne donner chant par art de notes a ce qu'ilz font, toutesvoies est appellee musique ceste science naturele.	Cette musique naturelle est créée par amour à la louange des dames ou pour d'autres raisons selon les idées et les sentiments de ceux qui pratiquent cette musique, et ces écrivains musiciens ne connaissent pas, en général, la musique artisanale ni les notes pour composer un chant sur leur texte. Mais pourtant cette science innée est appelée musique.
---	--

Eustache Deschamps, *Ballade MCCCCXXIII* (n°191, p. 680-681), v. 3-8 et 10 :

Quant verray je l'un l'autre amer ? Quant verray ge parfaicte honnour ? Quant avra cognoissance tour, Verité, loy, pité, raison ? Quant sera justice en saison, Que les mauvais pugniz seront ? [...] Quant les saiges gouverneront.	Quant verrai-je s'aimer les uns les autres ? Quand verrai-je régner l'honneur ? Quand, à leur tour, la sagesse et la vérité, la piété, la foi et la raison viendront-elles ? Quand y aura-t-il de la justice, pour que les méchants soient punis ? [...] Quand les sages gouverneront.
--	--

Eustache Deschamps, *ballade MCCLXVI* (n°169, p. 540-543), v. 1-10, 16-18 :

Je deviens courbés et bossus, J'oy tresdur, ma vie decline, Je pers mes cheveux par dessus, Je flue en chascune narine, J'ay grant douleur en la poitrine, Mes membres sens ja tous trembler, Je suis treshastis a parler, Impaciens, desdaing me mort, Sanz conduit ne sçay mes aller : Ce sont les signes de la mort. [...] Je voy envix rire et jouer, J'ai grant plaisir a grumeler Car le temps passé me remort.	Je suis bossu de plus en plus, sourd comme un pot, ma vie décline, mes cheveux tombent du haut du crâne, la morve coule de mes narines, j'ai mal à la poitrine et déjà tous mes membres tremblent, je suis trop pressé de parler, pris d'impatience et de dédain, je ne peux marcher sans soutien : voilà les signes de la mort. [...] Je n'aime pas les rires ni les jeux, mais prends plaisir à grognasser en me rappelant le passé.
---	--

Eustache Deschamps (vers 1340-1404)

Balades de moralitez : Balade CCXXV (43), p. 140-143

Ballade copiée dans le manuscrit A : Paris, Bibliothèque nationale de France, français 840 (f°48_v).

J'oy a XII ans grant ymaginative,
Jusqu'a XXX ans je ne cessay d'aprendre.
Tous les VII ars oy en ma retentive,
Je pratiqué tant que je sceus comprendre
 Le ciel et les elemens,
Des estoilles les propres mouvemens.
Lors me donnoit chascun gaiges et robes ;
Or diminue par viellesce mes sens.
Pardonnez moy car je m'en vois en blobes !

Ou moien temps oy la prerogative ;
Je sceu les loys et les decrez entendre,
Et soutilment argüer par logique
Et justement tous vrais jugemens rendre.
 J'estoie adonc reverens,
L'en m'assëoit le premier sur les rens,
Mais l'en me fait par derriere les bobes.
Je moquay tel qui m'est ores moquans.
Pardonnez moy car je m'en vois en blobes !

Saiges est donc qui en son temps pratique
Que povreté ne le puisse sousprendre.
Car qui vieulx est, chascun lui fait la nique,
Chascun le veult argüer et reprendre.
 Il est a chascun chargens.
Or se gart lors qu'il ne soit indigens
Qu'adonc seroit rupieus, non pas gobes ;
Je suis moqué, ainsi sont vielle gens.
Pardonnez moy car je m'en vois en blobes !

À douze ans j'avais une grande imagination.
Jusqu'à trente ans je ne cessai d'apprendre.
J'avais en tête les sept arts libéraux,
 jusqu'à pouvoir comprendre
le ciel et les éléments,
les mouvements de chaque étoile.
Alors chacun me donnait des gages, des vêtements.
Désormais ma raison diminue par vieillesse.
Pardonnez-moi, je pars en loques !

À l'âge mûr, j'eus l'avantage de mes fonctions.
Je comprenais les lois et les décrets,
je savais argumenter logiquement
et rendre des jugements justes et vrais.
 On me respectait, alors,
on me faisait asseoir au premier rang
mais on me fait la grimace par-derrière :
je me moquais de celui qui me moque désormais.
Pardonnez-moi, je pars en loques !

Il est sage, celui qui agit en son temps
pour que la pauvreté ne puisse le surprendre.
Car celui qui est vieux, chacun lui fait la nique,
chacun le critique, le dispute.
 Il est pour tous une charge.
Qu'il veille alors à ne pas être indigent,
sa morve lui ferait perdre sa morgue.
On se moque de moi comme de tous les vieux.
Pardonnez-moi, je pars en loques !

Eustache Deschamps, ballade MCCCCXXVI (n°192, p. 682-685), v. 3-6, 10 et 31 :

Je muir et si ne scé de quoy.	Je meurs et je ne sais de quoi.
J'ay le cuer convoiteus et lent,	Mon cœur cupide est languissant,
Sanz joyë suis, triste et dolent	très malheureux, sans plus de joie
Et n'ay membre qui ne se dueille. [...]	et tous mes membres sont souffrants. [...]
Bien croi que ne gariray jamais. [...]	Je crois bien ne jamais guérir. [...]
Monde suy, a qui deffault loy.	Je suis le monde qui n'a plus de religion.

Eustache Deschamps, ballade MCCCLXXXIII (n°184, p. 576-577), v. 9-13 :

Mais le monde est tant aveugle pour voir	Mais le monde a atteint cet état de myopie
Tant par pechié comme par sa viellesce.	autant par péché que par vieillesse.
Bericles n'a et queurt par my la rüe.	Il n'a pas de lunettes et s'en va en courant.
En trebuchant se fraint, destruit et lasse.	Il trébuche et se blesse jusqu'à l'épuisement.
En l'aage vient qui de mourir l'argüe.	L'âge qu'il a atteint lui montre qu'il est temps de mourir.

François Villon, *Lai*, huitain XXXIX, v. 305-312, p. 24-25 :

Puys que mon sens fust a repotz	Quand mon esprit fut au repos
Et l'entement desmeslé,	Et désenchevêtré l'entement,
Je cuidé finer mon propos,	Je pensais terminer mon propos,
Mais mon ancrë estoit gelé	Mais je trouvai mon encre gelée
Et mon cierge trouvé freslé ;	Et mon cierge consumé ;
Et n'eusse peu de feu finer,	Je n'aurais pu trouver du feu.
C'estoit asseés tartevelé	C'était assez batifolé,
Pourtant il me convint finer.	Il me convint donc de finir.

François Villon

Le Testament Villon, v. 1996-2023, p. 164-167

Ballade copiée dans le manuscrit C : Paris, Bibliothèque nationale de France, français 20041 (f° 151_v-152_r).

Icy se clost le testament
Et finist du povre Villon.
Venez a son enterrement,
Quant vous orez le carrillon,
Vestuz rouge com vermeillon,
Car en amours mourut martir ;
Ce jura il sur son coullon,
Quant de ce monde vould partir.

Et je croy bien que pas n'en ment,
Car chassié fut comme ung soullon
De ses amours, hayneusement,
Tant que d'icy a Roussillon
Brosses n'y a ne brossillon
Qui n'eust, se dit il sans mentir,
Ung lambeau de son cotillon,
Quant de ce monde vould partir.

Il est ainsi et tellement :
Quant mourut, n'avoit q'un haillon ;
Qui plus, en mourant, mallement
L'espoignoit d'Amours l'esguillon ;
Plus agu que le ranguillon
D'un baudrier lui faisoit sentir
– C'est de quoy nous esmerveillon –,
Quant de ce monde vould partir.

Prince, gent comme esmerillon,
Saichiez qu'il fist au departir :
Ung traict but de vin morillon,
Quant de ce monde vould partir.

Ici se clôt le testament du pauvre Villon,
C'en est fini.
Venez à son enterrement
Quand vous entendrez le carillon,
Vêtus de rouge vermillon,
Car il mourut martyr d'amour ;
Ainsi jura-t-il sur sa couille
Quand il voulut quitter ce monde.

Et je crois bien qu'il ne ment pas
Car il fut chassé comme un souillon
De ses amours, haineusement,
À tel point que, d'ici à Roussillon,
Il n'y a broussailles ni buisson
Qui n'aient eu, il le dit sans mentir,
Un lambeau de son vêtement
Quand il voulut quitter ce monde.

Il en est ainsi :
Quand il mourut, il n'avait qu'un haillon,
Et qui plus est, au moment de sa mort,
Amour le piquait cruellement de son aiguillon
Et lui faisait ressentir des douleurs
Plus aiguës qu'un ardillon
– Nous en sommes bien surpris –
Quand il voulut quitter ce monde.

Prince, noble comme un émerillon,
Sachez ce qu'il fit à l'instant de partir :
Il but un trait de vin noir
Quand il voulut quitter ce monde.